

34

# ANNALES DES PÈRES DU SAINT-ESPRIT

(REVUE MENSUELLE)

*Guyane*



GABON. — Berge de rivière en saison sèche.

Paris, 30, rue Lhomond

IPBR

BIBLIOTHEQUE ALEXANDRE FRANCONIE



MANVOCORG  
Bibliothèque Alexandre Franconie  
Conseil général de la Guyane

## SOMMAIRE

L'Année sainte.

Archinard, l'Islam et les Missions.

Nos Missions devant le Cinéma et les Magazines. (M. B.).

**CHRONIQUE.** — Distinction honorifique. — Le voyage en Afrique du R. P. Directeur des Annales. — Gambie anglaise. Une tournée de ministère. (P. H. Whiteside). — Guinée française. Brouadou. Cases Kissiennes. (P. A. Fautrad). — Ourous. Les fêtes de Noël dans une Mission en formation. (P. E. Izart). — Cameroun. Yaoundé. La création de centres de travail pour les jeunes gens. (P. L. Hébrard). — Coubango. Galangue. Autour de la construction du petit Séminaire. (P. L. Scherring).

En Guyane française. Les gens des bois. (P. E. Salomon).

Madagascar. Les noms malgaches. (P. R. Heydel).

Une histoire de serpent cracheur. (P. J. Cosson).

## NÉCROLOGIE

M. Louis Clément, † Montmorency. — M. Armand Leroy, † Paris. — M. Paul Le Grelle, † Quettehou (Manche). — M. l'abbé Fiæt, † Outrebois (Somme). — M<sup>me</sup> Turettini de Budé, † Genève. — M<sup>me</sup> Joséphine Frey-Gasché, mère du R. P. Frey, S. Sp., † Ingersheim. — M<sup>lle</sup> Gosselin, † Saint-Servan (Ille-et-Vilaine). — R. P. Labrousse, S. Sp., † Braga (Portugal). — Frère Kevin Walker, S. Sp., † Dublin.

---

---

## P. L. M.

### Les billets d'aller et retour de famille permettent de se déplacer à bon compte

---

Les vacances de Pâques approchent... Vous désirez vous déplacer avec votre famille, mais vous craignez d'être entraîné à une trop grande dépense. Nous vous signalons que vous pouvez voyager à bon compte grâce aux billets d'aller et retour de famille.

Ces billets, valables 33 jours, comportent une réduction de 25 % pour la 2<sup>e</sup> personne, de 50 % pour la 3<sup>e</sup> personne, et de 75 % pour chacune des suivantes. Une réduction supplémentaire est consentie si le parcours aller et retour dépasse 400 km.

Tout compte fait, une famille de 6 personnes paie en 3<sup>e</sup> classe, pour 1200 km. aller et retour, 595 fr., au lieu de 1.430 fr. au tarif ordinaire ; la réduction dépasse donc 50 %, ce qui revient à dire que sur 6 personnes, 3 sont transportées gratuitement. Au surplus, si pendant la villégiature le chef de famille désire revenir de temps à autre à sa résidence pour y surveiller ses affaires, il peut voyager à demi-tarif.

Pour des indications plus détaillées, veuillez vous renseigner auprès des gares.



DIRECTION :

R. P. Briault,

par intérim, R. P. J. Gay.

30, rue Lhomond, Paris (V<sup>e</sup>)

ABONNEMENTS :

France . . . . . 10 fr.

Étranger . . . . . 12 fr.

CHÈQUES POSTAUX : PARIS, N<sup>o</sup> 475.93

## L'Année Sainte

Notre siècle, qui affecte un culte — souvent exagéré — pour les anniversaires, ne laissera pas passer sans émotion le dix-neuvième anniversaire des événements les plus considérables que l'Histoire ait enregistrés : l'institution du Sacrement de l'Eucharistie, la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, sa Mort sur le Calvaire, sa Résurrection et son Ascension, la descente du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte.

Pendant cette année sainte, qui durera du 2 avril 1933 au 2 avril 1934, des foules nombreuses de pèlerins se rendront à Rome pour gagner les indulgences du Jubilé ; et toutes les communautés religieuses, toutes les familles chrétiennes qui ne peuvent pas faire le voyage de Rome s'uniront de cœur à ces pèlerins pour commémorer le glorieux anniversaire. Notre Saint-Père le Pape souhaite que cette année jubilaire apporte aux chrétiens un renouveau de foi et de dévotion, « et, qu'au-dessus des angoisses de l'heure présente, les hommes élèvent leur âme vers la béatitude éternelle, à laquelle le Christ leur a permis d'aspirer en versant son sang et en répandant d'innombrables bienfaits ».

Cette année sera également l'anniversaire du jour mémorable

MANIOC.org

Bibliothèque Alexandre Franconie  
Conseil général de la Guyane

où Notre Seigneur, avant de monter au Ciel, confia solennellement à ses disciples et à tous les fidèles ses dernières instructions, son Testament. « Toute puissance m'a été donnée, au ciel et sur la terre. Allez donc et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; apprenez-leur à pratiquer tout ce que je vous ai commandé. Et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ! »

Il y a dix-neuf siècles que le Christ a parlé ainsi, et il reste encore sur la terre un milliard quatre cents millions de païens et d'infidèles ! Les statistiques sur ce sujet sont émouvantes : 785 millions de Païens, 212 millions de Protestants, 227 millions de Mahométans, 157 millions de Schismatiques, 15 millions de Juifs, et, en face, 304 millions de Catholiques !

Puisse cet anniversaire ne pas passer inaperçu ! Puisse-t-il éveiller l'attention de tant de chrétiens qui négligent une partie essentielle de leurs devoirs : la diffusion de l'Évangile parmi les infidèles, à laquelle tous doivent collaborer !



## ARCHINARD. L'ISLAM ET LES MISSIONS

Dans deux numéros récents du *Correspondant* (janvier et février), le général Ibos consacre une étude très documentée au général Archinard, qui vient de mourir. Ce fut un grand colonial : il a été le premier organisateur de la Force noire, et c'est à lui que la France doit le Soudan.

Archinard était protestant ; mais il n'avait rien de l'esprit sectaire et étroit du huguenot. Au Sénégal et au Soudan, il avait les meilleures relations avec les Missionnaires ; et, dans un de ses congés, s'étant marié à une catholique, dans toutes les conditions exigées par l'Église pour les mariages mixtes, il voulut que la cérémonie se fit à la Maison-Mère des Pères du Saint-Esprit, sous la présidence de Mgr Le Roy, alors Supérieur général.

Au Soudan, Archinard se heurta à deux puissants adversaires : Ahmadou, qu'il réduisit après une série de campagnes heureuses, et Samory, qu'il repoussa dans le sud, et qui, plus tard, fut surpris par le général Gouraud, arrêté, et envoyé en exil au Gabon, où il mourut.

Mais ce qui nous intéresse surtout dans le grand colonial que fut Archinard, ce sont ses idées sur l'Islam et les Missionnaires.

Laissons ici la parole au général Ibos :

« Modèle des conquérants et des pacificateurs coloniaux, il conserve des traditions indigènes ce qui mérite d'être conservé, sous réserve qu'elles ne sont pas contraires aux principes essentiels de notre civilisation et un danger pour l'avenir. Ainsi, le voit-on préoccupé de ne pas accroître l'influence de l'islamisme dans les pays déjà islamisés, et de contrarier sa propagande dans les pays où les musulmans n'ont pas encore imposé leur foi. « Nous ne pouvons » pas admettre, par exemple, que les sentences d'un marabout musulman priment celles d'une réunion de vieux » notables Bambaras fétichistes », écrit-il dans une de ses instructions au commandant du cercle de Nioro. Il juge en effet que l'islamisation des Noirs les rendra réfractaires ou hostiles aux idées européennes, et que ce serait faire preuve d'aveuglement que de ne pas demander au Christianisme les moyens de préparer l'unité morale des Français et des peuples africains.

Quel christianisme conviendrait-il de favoriser ? Archinard est un calviniste, solidement attaché à sa foi ; ...mais il connaît l'Histoire ; il sait que dans les pays de Missions, l'Angleterre bénéficie de toute l'influence acquise par les missionnaires protestants de toute dénomination, et que le catholicisme et la France ne font qu'un. Or, tout près du Soudan, la Gold Coast, la Nigéria peuvent servir de base à une évangélisation favorable aux intérêts britanniques. Il n'hésite pas : ce seront les apôtres catholiques qu'il lancera dans la lutte contre les musulmans : « Accordons, dit-il dans un rapport au ministre, toute notre protection à nos missionnaires ; et quand un certain nombre d'entre eux connaîtront les langues du pays, ils suffiront à arrêter les progrès de l'islamisme et à le faire reculer... Plus que dans aucune autre de nos colonies, il faut faire au Soudan de la politique religieuse, parce que c'est de la politique française, et, quelles que soient nos sympathies, nous n'avons pas le choix de la Religion à propager, car l'islamisme nous fait des rivaux et des ennemis, et, en Afrique, le protestantisme fait des sujets anglais... J'ai regardé comme un

devoir, bien que je sois protestant, d'assister à la messe à mon passage à Kita... Il nous suffira, j'en suis sûr, d'affirmer notre religion pour qu'elle soit adoptée ; et l'œuvre la plus utile pour les intérêts français serait certainement de créer de petites chapelles dans les villages de quelque importance, quand bien même elles ne pourraient être régulièrement desservies... »

Il n'avait pas attendu d'y être autorisé. Tandis que les Sœurs venaient desservir l'hôpital de Kayes, les Pères du Saint-Esprit appelés en 1891, avec le P. O. Abiven — qui, après 50 ans de Sénégal et de Soudan, vient de recevoir la croix de la Légion d'Honneur — fondaient à Kayes et à Kita des écoles d'enseignement primaire et professionnel<sup>1</sup>, où Archinard faisait envoyer les fils des chefs et des notables et qui devaient, en outre, faciliter la préparation des missionnaires près des Noirs. Mais la conversion en masse lui paraissait être d'un effet plus rapide et plus sûr que la diffusion du Christianisme par des apôtres trop peu nombreux. Il voyait dans Clovis entraînant les Francs à Reims un exemple qu'il croyait possible de faire imiter au Soudan, et Tiéba serait peut-être assez puissant et assez intelligent pour attirer à sa suite des foules de néophytes. Aussi, donnait-il à Quiquandon, qui allait, en 1892, rejoindre son poste de résident auprès du roi de Kéné Dougou (Tiéba), les curieuses instructions suivantes :

« Mais que s'il (Tiéba) veut que notre amitié soit encore plus grande, il prenne ma religion au lieu de prendre celle de mes ennemis. « Maintenant, ajouterez-vous, si tu veux » savoir quelle est la religion du colonel, c'est la religion » catholique. Elle dit qu'il n'y a qu'un Dieu, comme le » disent aussi les musulmans ; les prophètes sont les mêmes » depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus. Mais le » colonel dit qu'après Jésus, Mahomet était un grand homme » mais ce n'était pas un prophète. Cette religion-là s'appelle » la religion catholique ; elle permet de boire ; elle permet » de faire la guerre ; ceux qui sont catholiques ont souvent » beaucoup de femmes... Les catholiques ne font pas le » salam, mais ils font des prières à Allah ; ils ont des cha-

1. Les Pères du Saint-Esprit ont cédé plus tard aux PP. Blancs ces postes du Soudan, en échange de territoires de la Haute-Guinée.

» pelets pour dire leurs prières, ...des scapulaires et des  
 » reliques, mais ils disent qu'ils ne sont pas musulmans,  
 » parce que Mahomet n'est pas un prophète vrai. Si tu veux  
 » que le colonel t'aide et après lui tous les Français, tu n'as  
 » qu'à dire que tu n'es plus musulman, le colonel t'enverra  
 » quelques-uns de nos marabouts catholiques... » Il me  
 semble qu'en plaidant bien cette cause, vous pouvez réussir.  
 Ce sera ensuite l'affaire de quelque missionnaire... de rec-  
 tifier peu à peu ce qu'il pourrait y avoir d'un peu hérétique  
 dans vos définitions. Vous vous entendrez pour cela, avec  
 l'agrément du Gouvernement, à votre retour, avec quelque  
 sommité de l'Église.. »

Le retour définitif d'Archinard en France, la mort de  
 Tiéba et le changement de régime empêchèrent de tenter  
 cette intéressante expérience. Après lui, on eut d'autres  
 idées. On affecta de proclamer que la France était « une  
 puissance musulmane » et de favoriser les musulmans. Bien  
 des catholiques d'origine et de croyance ne manquèrent pas  
 de célébrer, par intérêt ou par crainte, cette politique reli-  
 gieuse et d'agir, officiellement, comme des renégats. Je ne  
 crois pas que la France et les Noirs y aient gagné.

Pierre IBOS.



## NOS MISSIONS DEVANT LE CINÉMA ET LES MAGAZINES

Depuis que nos colonies africaines sont devenues d'un  
 accès moins difficile, chaque bateau y amène des opérateurs  
 de cinéma et des reporters de revues illustrées, parfois des  
 écrivains de profession. Tous, le plus rapidement possible,  
 font des enquêtes, chacun la leur, et en offrent ensuite les  
 conclusions au public européen. Et c'est ainsi que nos  
 Missions connaissent parfois, sans s'en douter, une publicité  
 inattendue.

Cette publicité est rarement malveillante, mais la vérité  
 nous oblige à dire qu'elle est rarement exacte.

Dans son Numéro de Noël 1932, une sorte de magazine intitulé *VU*, a donné ainsi divers détails tout à fait fautifs sur une mission du Gabon, sous la signature de M. Hermann Freyberg. Les intentions de cet explorateur, comme il se qualifie lui-même, sont excellentes, et à part diverses inexactitudes, comme celle, par exemple, de se tromper sur le nom du Supérieur, son article intitulé *Notre-Dame de la Forêt Vierge*, pourrait à peu près passer.

Mais quel besoin avait M. Hermann Freyberg de donner en parlant de Sainte Anne du Fernan-Vaz la photographie de la mission Sainte Marie de Libreville avec ce titre : *le siège de la Mission. Au fond, l'église de la plantation du Gabon* ? Dès cette première gravure, nous sommes en pleine confusion.

Continuons. Voici une charrette rustique où l'on nous montre trois Religieuses assises sur la côtière : deux Européennes portant le costume des Sœurs Bleues de Castres et une indigène, d'une petite Congrégation locale assez récemment fondée. Et dessous, cette mention invraisemblable :

Guidées par une indigène, les sœurs *blanches* arrivent à la mission en camion. La plupart des sœurs sont alsaciennes.

Voyons. On n'a guère besoin d'être guidé par un indigène pour venir à la mission en camion. On ne prend un guide que lorsque le chemin manque et, alors, le camion manque aussi. D'autre part, cette mention que « la plupart des Sœurs sont alsaciennes » est contredite par l'accent même de ces Bonnes Sœurs qui n'est pas celui de Strasbourg mais beaucoup plus fréquemment celui de Castres, de Rodez, de Toulouse et de Montpellier. Il y a des congrégations assurément où la plupart des sœurs sont d'Alsace, mais, dans celle-ci, le grand nombre se compose très nettement de méridionales. Et puis, quel besoin de parler ainsi de notre pays natal, surtout quand on en est si peu sûr ?

La photographie suivante nous montre l'explorateur Freyberg « enseignant à la Sœur Supérieure l'application des médicaments les plus nouveaux et les plus efficaces contre les plaies, les fièvres et la maladie du sommeil... » L'image nous montre la Sœur, un genou en terre, soignant le pied d'un enfant mulâtre. L'explorateur, assis à une table, montre du doigt à la Sœur la manière de s'y prendre. Ce sujet



a l'avantage de nous fournir une idée approximative de l'âge de M. Hermann Freyberg. Nous ne lui donnons pas cinquante deux ans. C'est donc qu'il n'était pas né lorsque, en 1881, à Sainte Anne du Fernan-Vaz (qui avait déjà cessé d'être un pays d'exploration) les missionnaires commençaient à soigner les plaies, les fièvres et la maladie du sommeil. Quant aux remèdes de ces diverses affections, tous, à tour de rôle, ont toujours été les plus nouveaux et les plus efficaces.

Mais voici pour la fin.

L'image représente un groupe de femmes assises et une végétation de caféiers. Audessous la mention : « Les indigènes du « Bois des Morts » du Gabon viennent de très loin en pèleriage à la mission Sainte-Anne pour prendre part aux prières et recevoir les outils de travail et... la guérison des maladies tropicales ».

Quel barbouillage de notions ! Mettons que les gens comprennent ce que M. Hermann Freyberg a voulu dire, il reste qu'on viendra nous demander ce qu'il faut entendre par « les indigènes du Bois des morts. » Hélas ! nous nous le demandons nous-mêmes. N'est-il pas à croire qu'un peu d'exactitude dans les termes remplacerait avantageusement cette prétention à l'effet ?

Le plus grave, toutefois, est d'avoir, au bas d'une vaste photographie liminaire qui prend toute la page et qui montre un Noir stylé, figé dans l'attitude que tous les arrangements de cinéma consacrent à l'acte de la prière, inscrit cette phrase équivoque :

#### INCANTATION

Un noir de la forêt tropicale qui sert de guide à l'auteur de cet article, prie devant la sainte, après le départ des fidèles, mais il invoque ses dieux et les esprits malins.

Eh bien non. Les choses ne se passent pas de la sorte. Ni au Fernan-Vaz, ni en aucune Mission de notre domaine africain, cette confusion ne se fait jamais de la sorte. Que des chrétiens gardent des superstitions, cela se voit même ailleurs qu'en Afrique. Mais, que des païens viennent chez nous, dans nos églises, devant nos Saints et nos Saintes, prier leurs « dieux » et les « esprits malins », parler ainsi c'est n'avoir jamais su ce que c'est qu'un catéchumène.

Nous n'avons aucun plaisir à contredire ceux qui parlent de nous et de nos travaux. Mais nous devons la vérité à ceux qui nous portent intérêt et, quand celle-ci, ne fût-ce que

par des inexactitudes exemptes de mauvaise intention, est altérée, notre obligation est de la rétablir afin que les récits de nos propres confrères, missionnaires d'Afrique tropicale, ne soient mis ni en défaut ni en suspicion.

Au demeurant, puisse cette mise au point aider aussi M. l'explorateur Hermann Freyberg à pratiquer l'art capital de l'observation avec un soin qui donnera une valeur plus grande à ses reportages.

M. B.



## DISTINCTION HONORIFIQUE

Le R. P. Gaillard, curé-doyen de Saint-François à la Guadeloupe, vient d'être nommé Chevalier de la Légion d'Honneur, pour sa belle conduite lors du cyclone du 12 septembre 1925.

## LE VOYAGE EN AFRIQUE DU R. P. DIRECTEUR DES ANNALES

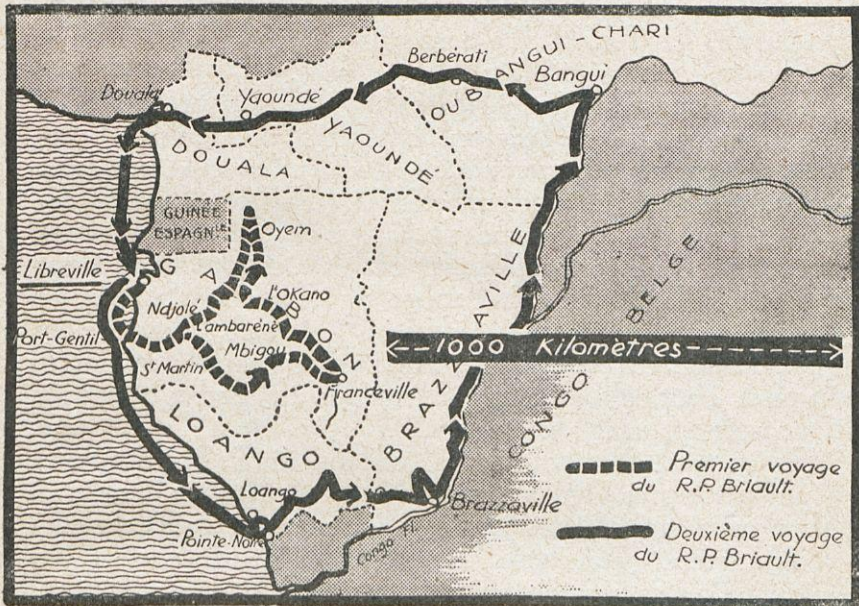
Brazzaville, 31 janvier 1933.

Cher Père Gay,

Je retrouve dans ma serviette une lettre que je vous commençais le 3 janvier entre le Cap Lopez et Pointe-Noire. Elle est dans un tel état, cette pauvre lettre, que je vous la recommence.

Vous saviez que j'ai passé le mois de décembre au repos à Libreville. Jamais je n'eus si chaud. ! Cette année la petite saison sèche gabonaise (qui n'est que la queue de l'harimat-

tan soudanais) a été très marquée et très dure. Je me couvris de bourbouilles. On me consolait en me disant : C'est signe de santé. Moi je me trouvais dans une véritable géhenne ; je pensais avec nostalgie à de la neige, à de gros habits, à des chaussons et du feu. A la fin ce tourment s'en est allé. Mais à Noël, à Donghila cela durait encore. Il faisait une telle chaleur qu'on en bulletait — cela se dit



Les deux voyages du R. P. Briault à travers l'Afrique Équatoriale Française

en Normandie du poisson frais pêché, hors de l'eau, et qui essaie de respirer.

J'ai prêché à la Grand'Messe de Noël en pahouin, 20 minutes durant et sans avoir de notes. Il était venu une vingtaine de Blancs et une foule de Noirs dont nous nous sommes fait une idée par les 270 pirogues amarrées à l'embarcadère de la Mission. A la Messe de minuit, la chapelle était un bain turc.

C'est le 2 janvier que je me suis mis en route pour la deuxième partie de mon voyage. L'Amérique me déposa le surlendemain à Pointe-Noire vers les deux heures après-

midi. Du large, je reconnus bien dans un boat le P. Esswein, mais je le croyais seul. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je vis monter à bord avec lui un personnage dont le casque portait un ruban vert et or, celui d'un chapeau d'Évêque. C'était Monseigneur Friteau. Je fus un homme bien confus. Il m'invita séance tenante à voir non seulement Loango mais encore les différentes stations échelonnées sur le Congo-Océan : Punga, Madingou, Mouyoundzi. Et comme il avait affaire à Madingou, il me dit qu'il m'accompagnerait. En fait, il m'a accompagné jusqu'à Brazzaville, ce qui m'a infiniment facilité les choses.

Il est impossible actuellement de juger du présent et, à plus forte raison, de l'avenir du Loango, soit comme Colonie, soit comme Mission ; d'ailleurs, je vous en écrirai plus longuement par le prochain courrier. La ligne Brazzaville-Océan traverse tout le sud du pays ; ce qui reste à ouvrir fait moins d'un quart du trajet entier. Le tracé de la ligne a nécessité le transfert à Pounga de l'ancienne Station de Nsessé, la création de Madingou, celle de Mouyoundzi qui continue celle de Kibiti. Tout cela est jeune, en paille, en pisé. Tout cela se demande ce qui adviendra quand la ligne sera en usage journalier.

En quittant Mouyoundzi, le camion du P. Heydet nous a amenés après 140 kilomètres d'une route cahotante à Mindouli, capitale des mines de cuivre et résidence du P. Bonnefont. Je ne vous donne pas Mindouli comme un lieu où l'on se couche précisément de bonne heure, mais c'est le centre d'une Mission très active. Le P. Bonnefont vient d'y édifier une église de pierre, de pierre grise menue, dans un vrai style roman auvergnat, avec un grand portail à voussures profondes. C'est une des réalisations les plus intéressantes que j'aie vues en Afrique. Un côté intéressant de Mindouli, c'est la présence des Européens de la Compagnie minière. Il en est parmi eux qui sont pour le P. Bonnefont d'excellents paroissiens, donnant à l'élément indigène les meilleurs exemples. L'un de ces messieurs m'a fait visiter la mine : je suis allé jusqu'au cuivre, c'est-à-dire à fond de galerie. Mais je n'en suis pas rentré propre, car dans le sein de notre mère la Terre, il pleut abondamment et rien n'est plus vaseux qu'un boyau de mine.

De Mindouli à Brazzaville, c'est encore 150 kilomètres

vite avalés en automotrice. En route, le pays change : des terres à minerais on passe dans les sables, de vrai sable de mer dont la présence, à de telles distances, surprend. La forêt devient maigre, la savane elle-même est d'un mode mineur, l'atmosphère plus sèche, mais les gens de Brazzaville ne s'en doutent pas.



Le R. Père Briault.

Je renonce à vous décrire l'accueil que Brazzaville nous a fait à Monseigneur Friteau et à moi, son humble satellite. Je renonce surtout à vous dire tout le bien que je pense, après 12 jours de présence ici, des œuvres de cette grande Mission, véritable cité d'apostolat. Un seul fait vous en donnera idée : on avait jusqu'à présent, au village-faubourg des Bakongos, une grande chapelle de la dimension de celle de la rue Lhomond. On vient d'en rebâtir et d'en bénir une nouvelle, plus grande au quartier de l'hôpital, et celle-ci

est pleine deux fois chaque dimanche. Ce qui, du reste, ne vide pas la Cathédrale, car dans l'une et l'autre, aux mêmes heures, il reste du monde dehors.

J'ai rayonné autour de Brazzaville. Il existe maintenant des pistes pour automobiles en plusieurs directions. On les appelle des routes par euphémisme. De même on donne le nom d'autos à des camions-tombereaux dans lesquels on danse tellement qu'il y a parfois le danger de sauter par dessus bord. Mais que ne ferait-on pas pour échapper aux épuisantes journées de marche de jadis ! J'ai vu ainsi Kibouendé, petite station neuve sur un plateau bien ventilé ; Linzolo, résidence vieille de 50 ans, fondée par Monseigneur Augouard lorsque Stanley et Brazza étaient aux prises sur le Pool ; Kindamba, magnifique mission en pays soundi. Par tout ce pays, le catholicisme réalise une très sérieuse avance : il y a des points du côté de Linzolo et de Voka où les chrétiens approchent de la moitié du chiffre de la population. Et la qualité, si j'en crois les Pères, n'est pas en désaccord avec le nombre : on n'entend guère les missionnaires se plaindre et on voit que tous sont ardents à une besogne qui ne les déçoit pas.

Il continue de faire horriblement chaud. Les jours sans brise, c'est abrutissant. J'ai des coups de soleil sur le cou, le nez, les bras. Je sue comme une éponge. Et, avec tout cela, je me porte insolemment bien !

Je ne suis pas en retard sur les dates que je m'étais assignées et j'espère rentrer en Europe vers l'anniversaire de mon départ (28 mai). Le mieux d'ici là va être de m'adresser vos correspondances à Libreville où le P. Fauret me les centralisera.

M. BRIAULT.

## GAMBIE ANGLAISE

### UNE TOURNEE DE MINISTÈRE

*(Extrait d'une lettre du P. H. WHITESIDE à S. Exc. Mgr Le Hunsec, Supérieur général.)*

14 février 1933. — Me voilà loin de Bathurst pour quelques semaines ! Je suis en train de faire une tournée en rivière pour voir nos chrétiens dispersés dans les différents

ports. Quel bonheur pour moi de pouvoir enfin me libérer de l'école et me donner au ministère !

Mon voyage se poursuit dans les conditions les plus variées, allant du très pénible jusqu'au plus grand confort. Là où j'ai trouvé des Européens, ils m'ont témoigné toujours la plus grande bienveillance. En ce moment, je passe quelques jours à Bassé (400 kilomètres de Bathurst), où le Commandant m'a reçu princièrement dans son palais. Il possède la plus belle résidence de brousse en Gambie, et il entretient d'excellentes relations avec les fonctionnaires français de Kolda et des environs. Malheureusement je ne pourrai pas rester pour l'accompagner à Kolda samedi prochain.

Je suis en train de m'informer de la religion des tribus de la Haute Gambie. Je constate que les Peulhs et les Solinkés sont encore païens pour la plupart.

Il y a, à 15 kilomètres d'ici, en territoire français, un Suédois-Canadien et sa femme qui prêchent je ne sais quelle religion. Ils se sont installés à Wullingara, et, grâce à leur connaissance de la langue foulah et à leur science médicale, ils font, paraît-il, bon nombre d'adeptes parmi les Foulahs...

*15 février.* J'ai été interrompu hier par l'arrivée d'un commerçant, ami du commandant, et nous sommes allés en auto à 50 kilomètres d'ici, à Fakoto, qui est le dernier port de la partie anglaise du fleuve. Nous y avons vu beaucoup de Coniaguis. Ils sont réputés par ici pour leur complète sauvagerie, mais, comme ils ne descendent pas le fleuve, je n'ai jamais eu l'occasion de les étudier. Ils viennent jusqu'à Bassé tous les ans pour vendre du *kani* et se procurer des vivres.

Par ailleurs, la toute haute partie de la Gambie anglaise est ce que je pensais : un pays assez riche, mais peu développé et peuplé de Mandingues, de Sérakolés-Sérères, de Foulahs et de Solinkés, qui sont païens. Malheureusement, les Foulahs se laissent attirer peu à peu par l'Islam ; la plupart cependant sont encore païens.

H. WHITESIDE.

## GUINÉE FRANÇAISE

## BROUADOU. CASES KISSIENNES

(Lettre du P. A. FAUTRARD au P. Directeur des Annales, S. Sp.)

...Je vais repartir en tournée. Ce sera la deuxième que je fais seul. Nos tournées ne sont pas très longues — douze, quinze jours au plus — mais nous ne connaissons encore que le petit sentier de brousse dans un pays fort vallonné, coupé de marigots, semé de grosses pierres, dans les hautes herbes qui le matin ont vite fait de vous tremper jusqu'aux os. Dans les villages pas non plus de case-chapelle, le père loge chez l'habitant dans une case d'où pour l'occasion le chef a fait décamper le propriétaire. Vous connaissez nos cases kissiennes ? Je les trouve fort gentilles : une petite murette circulaire de 2 m. 50 environ avec une galerie extérieure sur laquelle la toiture conique vient déborder. La mode vient de construire ce mur à la façon des Blancs en briques séchées au soleil. Mais il y a deux autres manières indigènes de pratiquer : si l'on veut aller vite, on plante des piquets dans le sol et on monte le mur de terre tout autour — ce n'est pas plus compliqué que nos bâtisses en ciment armé et ça ne donne qu'un mur droit sans originalité. Mais il y a l'autre méthode, la plus intéressante, je crois, qui consiste à monter lentement le mur en pisé, à petites journées pour que le travail de chaque jour ait le temps de sécher. Mais ce mur n'est pas vertical, plus large à sa base, il va s'amincissant et monte en oblique vers l'intérieur jusqu'aux  $3/4$  de sa hauteur environ ; après quoi, il s'évase pour recevoir le toit et résister à sa pression. Application toute rudimentaire des lois d'équilibre dont se sont joués nos architectes gothiques. A l'intérieur on retrouve toujours la même disposition : à droite de la porte, un arc a été tiré jusqu'au fond de la case et tout le segment qu'il forme est surélevé de 30 centimètres environ, deux toutes petites murettes en pisé, obliques, le compartimentent. Au centre, le lit où le Kissien, le soir venu, déroule sa natte et dort ; près de la porte, un petit espace pour les colas, les outils, les calebasses... et au fond, symétriquement à ce petit magasin, le lieu réservé aux gris-gris.



Au centre de la case, un petit exhaussement plat et circulaire sert de foyer — il est entouré de deux autres petits espaces circulaires au centre desquels on a creusé un peu pour permettre auxalebasses de tenir en équilibre : on y met l'eau qui sert le matin à se laver et les marmites de terre quand on fait la cuisine. C'est là l'essentiel de l'ameublement qu'on retrouve partout.

Pour faire le toit par là dessus, les Kissiens posent le plus souvent quelques maîtresses perches en faisceau. Ils font un remplissage de branches fixées avec des lianes et couvrent



GUINÉE FRANÇAISE. — L'Église de Brouadou.

avec les hautes herbes de la brousse. C'est parfois à un vrai travail de vannerie que se livrent nos couvreurs en tressant les lianes. Le feu du foyer leur donne vite un vernis pas déplaisant du tout, qui tourne non moins vite au véritable noir de fumée. Et ce noir, suspendu partout, surtout aux innombrables toiles d'araignées, retombe doucement au moindre souffle sur la moustiquaire, les effets, l'autel portatif !

Quelquefois on y trouve aussi un souci d'ornementation ! On a tapissé l'intérieur de feuilles des catalogues du *Printemps* ou de la *Samaritaine*, quand ce n'est pas celui des *Manufactures de Saint-Étienne* ou bien d'un journal sportif illustré « made in England ».

A. FAUTRARD.

OUROUS. LES FÊTES DE NOËL  
DANS UNE MISSION EN FORMATION

*(Extrait d'une lettre du P. Izart au P. Martin-Martinière,  
Supérieur de la Mission d'Ourous, et actuellement en repos en  
France, pour quelques mois.)*

Ourous, le 4 janvier 1933.

Mon cher Père,

Votre envoi est arrivé hier en parfait état. Ça été une belle surprise de nouvel an ! Merci de tout cœur. Les Coniaguais sont en extase devant les trompes ; ils disent que vous êtes vraiment leur Père. Ces trompes s'entendent de très loin. Les catéchistes vont se les disputer... il faudra établir un tour de rôle.

Dommage qu'elles soient arrivées après Noël, car elles nous auraient été pour la fête d'une grande utilité ! L'épidémie de fièvre jaune nous ayant quittés, nous avons eu, comme l'an dernier, messe à minuit et, le matin, à 9 heures. A minuit, la chapelle était bien remplie : en plus des chrétiens, beaucoup d'indigènes, venus des villages environnants. En guise de réveillon, un bon riz et de la bière ont été offerts aux enfants et aux catéchistes.

Lundi de Noël, tout le monde en route pour le pays des Bassaris ! Mardi matin, nous arrivons à Itawor. Mercredi matin, grand messe chantée par les enfants ; tous les enfants et les notables d'Itawor et des villages environnants sont présents. Les deux soutanes rouges des enfants de chœur font sensation : c'est une nouveauté pour Itawor !

J'étais heureux de voir Notre Seigneur fêté chez les Bassaris. Vraiment, il est venu dans une pauvre case ! On ne regrette pas d'être en Afrique, même lorsque les conversions sont lentes ; après tout, nous ne sommes que de pauvres Semeurs !

Les enfants, par leur entrain, ont bien fait ressortir le beau côté de la fête. Le soir, chants et danses des enfants ; coups de fusils sur la montagne au coucher du soleil ; achat de deux moutons, car nous étions trente-quatre en tout.

Bref, on a essayé de leur faire plaisir et de leur montrer que la religion chrétienne a aussi ses fêtes et ses réjouissances !

E. IZART.

## CAMEROUN. YAOUNDÉ

### LA CRÉATION DE CENTRES DE TRAVAIL POUR LES JEUNES GENS.

*(Extrait d'une lettre du P. L. HÉBRARD à sa famille.*

Ici, pour le mariage, ce n'est pas à la jeune fille d'apporter la dot ; c'est le jeune homme qui doit verser une certaine somme au beau-père ou au frère de la jeune fille qu'il veut épouser.

Actuellement, la dot moyenne s'élève à 600 francs avec, en plus, 10 chèvres.

La plupart du temps, le jeune homme ne songe pas à travailler pour avoir cette somme. S'il a une sœur, il attendra qu'elle trouve un mari afin de bénéficier de sa dot, ou bien il comptera sur l'aide de son père ou de son frère. Mais, comme ceux-ci ne sont généralement pas plus riches que lui, il attendra ainsi bien souvent des années, se trouvant alors dans une position anormale et menant une vie privée très défectueuse.

Depuis longtemps cette situation m'inquiétait, et je viens de tenter un essai.

J'ai réuni dans un village une quinzaine de jeunes gens pour leur faire entreprendre une plantation. Ils commencent actuellement à débrousser pour planter du cacao et du café qui rapporteront dans trois ans. De mon côté, je leur ai promis de leur trouver, d'ici trois ans, l'argent nécessaire pour leur mariage, et, de plus, le mois prochain, je paierai pour eux l'impôt du Gouvernement qui s'élève à 35 francs par tête.

La plantation est commencée depuis quinze jours. Il m'en faudrait quatre autres avec 25 travailleurs dans chacune.

Cet essai réussira-t-il ? Il nous faut compter avec l'inconstance des Noirs. Mais cette expérience méritait d'être tentée, car, si elle réussit, quel énorme profit ce sera pour tous ces jeunes gens !

L. HÉBRARD.

## COUBANGO

GALANGUE. AUTOUR DE LA CONSTRUCTION  
DU PETIT SÉMINAIRE

(Extrait d'une lettre du P. L. SCHERRING au P. Directeur des Annales S. Sp.)

...Mes moments libres sont extrêmement rares. Pensez ! Je suis seul pour enseigner à trente quatre petits Noirs, répartis dans six classes, le catéchisme, le latin et les sciences. Et avec cela je cumule les fonctions d'entrepreneur et d'architecte !

Car notre petit séminaire est en construction : plusieurs dépendances, maison d'habitation pour le personnel, cuisines, magasin, etc., qui viennent se grouper autour d'un ancien bâtiment de 56 mètres de long sur 11 mètres de large, dont il a fallu rehausser les murs et dont il reste encore à renouveler la toiture. Mes dix maçons noirs ont fait preuve d'une grande bonne volonté : actuellement, il ne reste plus qu'à couvrir le grand bâtiment.

Hier, je voulais profiter de cet après-midi de jeudi où les enfants ont l'habitude d'aller au bain pour feuilleter quelques journaux d'Alsace, vieux de six semaines, mais tout nouveaux pour moi. Je n'étais pas tranquille depuis dix minutes quand je vis entrer dans ma chambre mes dix maçons, tous les dix, avec le vieux Lucien *Chemin-de-fer* qui suivait derrière en boitant.

« Qu'y a-t-il ? » leur demandai-je, pensant qu'ils venaient, par ces temps de crise, réclamer une augmentation de salaire ou solliciter la permission de rentrer chez eux pour cultiver leur champ de maïs.

— « Nous... nous venons... à cause de la pluie qui ne vient pas... Les vieux nous insultent, nous les maçons, disant que nous ne travaillons pas assez vite, alors que la faute en est aux menuisiers ! ... C'est qu'il pleut partout, sauf aux environs de la Mission... Et les fourmis qui mangent le maïs dans la terre !... Les païens disent que c'est toi qui retiens la pluie, car ta maison n'est pas couverte et tu ne veux pas que l'intérieur se mouille ! »

J'ai toujours constaté que les Noirs attribuent aux Blancs un pouvoir direct sur la pluie et le beau temps. Et même nos chrétiens, avec cette transposition, qu'ils sont convaincus

que les Pères peuvent obtenir de Dieu tout ce qu'ils désirent. Voilà pourquoi ils venaient me prier de faire couvrir ma maison, afin qu'il puisse pleuvoir.

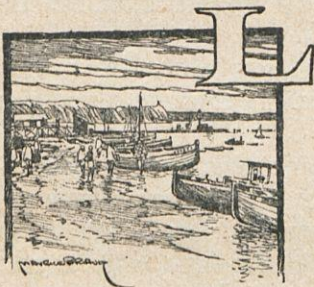
Lucien SCHERRING.



## EN GUYANE FRANÇAISE

### CHEZ LES GENS DES BOIS

(Nous extrayons les lignes suivantes du carnet de route du R. P. SALOMON, Visiteur des Missions, qui vient de rentrer d'un long voyage de dix-huit mois à travers les Antilles, la Guyane, l'Amazonie, etc.)



LES gens des bois, ce sont les petits chercheurs d'or, les bricoleurs comme ils se désignent eux-mêmes. Ce sont généralement des gens de couleur venus des petites Antilles anglaises ou françaises dans le but de s'enrichir rapidement. Ils habitent dans les bois, en petits groupes, à proximité des lieux où ils espèrent trouver de l'or. Chez eux vous foulerez littéralement l'or aux pieds si vous vous aventurez dans la grande et mystérieuse forêt ; vous glisserez sur l'or si vous remontez en pirogue le fleuve qui garde dans son lit le métal précieux.

Pour faire visite aux gens des bois, j'ai quitté Cayenne un beau matin ; j'avais 90 kilomètres à faire pour gagner Sinnamary, à l'embouchure du fleuve du même nom.

De Cayenne à Sinnamary, il y a une route ; mais, par malheur, cette route est coupée par la rivière de Cayenne et la « Kourou », sur lesquelles il n'y a ni pont, ni bac transbordeur. Bref, ayant laissé Cayenne à 7 h.  $\frac{1}{2}$ , c'est seulement à 16 h.  $\frac{1}{2}$  que j'arrivai à Sinnamary.

Il n'est, bien entendu, nullement question de confort dans cette randonnée de longue durée : vous avez droit à un petit bout de planche dans un camion, et, en dehors de cela, vous n'avez plus que des devoirs.

Sinnamary est un gentil bourg de 2.000 âmes qui s'allonge le long du fleuve. Dédiée à la Sainte Vierge, *Reine du Ciel et de Sinnamary*, comme le chantent à pleins poumons les habitants chaque soir, son église est en passe de devenir un des plus beaux sanctuaires de la Guyane, grâce au zèle du Missionnaire, maçon et architecte, un « *Mon Pé Co'don*<sup>1</sup> », c'est-à-dire un Père du Saint-Esprit, curé du lieu.

*Mercredi 2 décembre.* — Dès le lendemain de mon arrivée à Sinnamary, le P. Le Roy, accompagné d'un de ses dévoués paroissiens, M. L. M., industriel, m'emmenait chez les *gens des bois*.

A 7 heures du matin, nous nous embarquons devant le presbytère. Notre courageux petit canot à moteur, ayant vaillamment franchi 75 kilomètres de fleuve, coupés par le *Petit saut*<sup>2</sup>, était, à 16 heures, au milieu d'un feu de salve, reçu par les gens de *Criquer Plomb*.

Le débarcadère (le *dégrad* comme l'on dit ici) est très étroit ; en réalité, ce n'est que la première marche d'un long escalier à pic qui grimpe au village.

En bas, quelques hommes seulement pour assurer l'heureux débarquement des deux « *Mon Pé* » dont on avait annoncé l'arrivée ; mais, là-haut, tous les gens du village, en habit de fête, nous attendent. Les hommes, revenus tout exprès des bois, font parler la poudre tandis que les femmes poussent des cris de joie et que les enfants dansent. On serre les mains, on échange des compliments, et, tout de suite, par le grand sentier pavoisé avec des fleurs de la forêt, des tiges de canne à sucre et des banderolles de papier de toutes couleurs, nous gagnons la chapelle sylvestre. Cette chapelle, dédiée à l'Enfant-Jésus de Prague, est un hall, largement ouvert et couvert de bardeaux en *oualaba*, tourné vers le fleuve et le dominant.

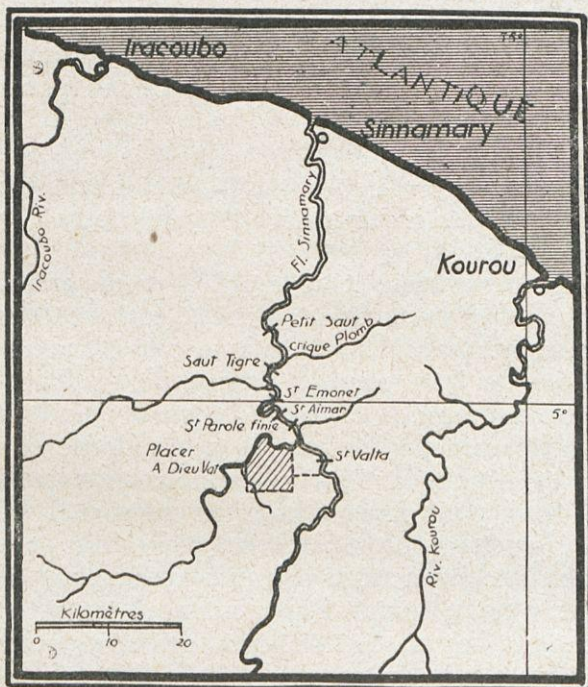
Les salutations sont faites ; on nous conduit à notre *carbet*<sup>3</sup>

1. Les indigènes appellent de ce nom les Pères du Saint-Esprit, qui portent un cordon et non une ceinture, pour les distinguer des prêtres séculiers « *mon Pé ceintue* ».

2. Un *saut* est une chute d'eau dans le courant d'une rivière, occasionnée par la présence de roches obstruant le cours du fleuve. Ici, le saut a été appelé *Petit saut*, parce que, malgré la grandeur du spectacle et la rapidité du flot, les roches sont assez distantes les unes des autres pour ne pas trop retenir l'eau, et il n'y a pas d'escalades à faire.

3. *Carbet*, case faite de lattes tressées, dont le toit est souvent en feuilles de balalou.

qu'une famille a abandonné pour que les « *Mon Pé* » soient bien chez eux. Il est au centre du village, sur le bord du fleuve. Il comporte deux pièces principales : une salle à manger et une chambre à coucher. Sur le sol en terre battue, des caisses servent d'escabeaux ; un bouquet de roses orne la table de la salle à manger. Dans la chambre à coucher,



G. YANE FRANÇAISE. — Le cours du fleuve Sinnamary.

deux lits de bois qui rappelleraient un peu ceux des campements de la guerre, s'ils n'étaient garnis d'un drap d'un blanc immaculé, d'un magnifique oreiller brodé, et d'une moustiquaire<sup>1</sup> aussi blanche que le drap.

Le soir même, récitation du chapelet dans l'oratoire illuminé, prédication et prière du soir. Nous chantons ensuite le *Libera* au cimetière tout proche, où des bougies sont allumées sur toutes les tombes.

1. Cette moustiquaire nous protégera autant contre les *sousouris* (chauves-souris vampires) que contre les moustiques.

Puis c'est un immense feu de joie, devant la chapelle. Les morceaux de bois et les brindilles ont été choisis avec soin, et on n'a pas ménagé le *bois canon*. La flamme s'élève haute et joyeuse, le feu crépite et lance droit vers le ciel de véritables fusées d'étincelles, tandis que tous les assistants, dans un chaleureux *Magnificat* adressent leurs remerciements à la Sainte Vierge.

Chacun se retire dans son carbet pour le repos du soir ; mais longtemps encore nous entendrons un groupe d'hommes chanter des Noëls pour fêter l'arrivée des représentants du bon Dieu.

*Jeudi 3 décembre.* — A cinq heures, grand branle-bas ! On sonne, sur une *pelle criminelle*<sup>1</sup>, l'Angelus, puis le premier coup de la messe.

A 6 heures messe basse et à 6 heures et demie grand'messe. Tout le monde assiste aux deux messes, car c'est la première fois que deux messes se disent le même jour à Crique-Plomb.

On chante de tout cœur la messe du sixième ton de Dumont, et la descente de Notre Seigneur sur l'Autel est inopinément saluée par des salves de fusils de chasse.

A 8 heures, il nous faut partir, car nous avons une longue étape à fournir pour arriver chez les gens d'*A Dieu vat*. Pour consoler de ce prompt départ nos amis de Crique-Plomb, nous leur promettons la grand'messe pour le dimanche suivant, à notre retour. Puis nous nous engageons pour de bon dans la région des rapides, des *sauts*, comme on dit ici.

Successivement, nous franchissons le *saut Tigre* ; le *saut Emonet*, ainsi appelé parce que, disent les gens du pays, il y avait chaque année mort d'hommes jusqu'à ce que le R. P. Emonet (S. Sp.) vînt bénir le saut ; le *saut Parole finie*, dans lequel nous faillîmes perdre un pilote tombé à l'eau ; le *saut Aimara*.

Le passage d'un rapide est un véritable événement. Quand le moment critique est arrivé, l'attention de tous est portée vers l'obstacle, car un simple moment de distraction peut provoquer un accident mortel. C'est pour cette

1. Simple pelle de terrassier, ainsi appelée parce qu'elle servait sans doute aux bagnards qui faisaient la route.



raison que l'un des sauts affrontés aujourd'hui s'appelle *Parole finie* : toute parole inutile est alors interdite.

Un peu avant le rapide, tout le monde est alerté ; le train des pirogues est disloqué car chaque embarcation franchira séparément le saut. Le pilote est à sa place, à l'arrière du canot ; il connaît les passes. Tous ceux qui peuvent payer ont pris leur bonne pagaie, tandis que, debout sur l'avant de l'embarcation, se dresse l'homme *takari*, c'est-à-dire l'homme vigoureux et habile qui a été désigné pour manœuvrer une longue perche de trois ou quatre mètres. Un seul faux mouvement de l'homme *takari* peut le précipiter dans le fleuve !

Le pilote a choisi sa passe ; nous sommes au plus fort du courant. Tous les hommes payaient, et l'effort leur fait pousser des cris rauques. Debout sur l'extrême pointe de la pirogue, le *takari* cherche avec sa longue perche un point d'appui dans le lit du torrent. Ce geste ne dure que quelques secondes ; mais déjà nous n'avancions plus. Notre frêle embarcation va-t-elle, en reculant, se jeter sur les récifs ?

Le *takari* est maintenant arc-bouté sur sa perche ; tous ses muscles sont tendus. Nous progressons insensiblement tandis que de chaque côté de nous les eaux déferlent avec fracas. Les mains du *takari* montent le long de la perche qui actuellement disparaît presque entièrement sous l'eau. D'un mouvement adroit et rapide le *takari* retourne la perche... déjà un nouveau point d'appui est trouvé. Nous voici hors de danger !

Parfois le saut est trop considérable pour qu'on puisse le franchir de cette manière. Alors — et ce fut le cas pour le *saut Tigre* — une longue corde est fixée à l'avant de la pirogue pendant que bagages et passagers sont débarqués sur les roches. Tous les hommes valides sautent à l'eau et tirent sur la corde de l'autre côté de l'obstacle ; mais là encore un seul faux pas sur les cailloux glissants peut causer mort d'homme. L'obstacle franchi, tout le monde rit ; on réembarque et l'on repart.

Malgré les sauts, malgré les pluies diluviennes qui nous trempèrent, malgré le soleil qui se fit cuisant entre deux ondes, nous arrivâmes, vers 17 heures, à *Dieu vat* (ou *Deux Branches*) sans être annoncés.

Détresse de ces braves gens surpris à l'improviste ! Mais

vite les femmes se mettent à l'ouvrage : les unes coupent des fleurs, d'autres pavoisent, tandis que, furtivement, des pirogues s'en vont prévenir les hommes qui travaillent dans la forêt. Toute la nuit dut ainsi se passer en courses sur le fleuve.

Le lendemain matin, presque tout le monde était là, et le village était nettoyé et pavoisé ; aussi, nous dîmes à ces braves gens toute notre satisfaction.

*Vendredi 4 décembre.* — Le saut *Valta*, à cinq pointes <sup>1</sup> d'ici, est, paraît-il, très intéressant à voir. A neuf heures une pirogue est apprêtée, et on nous donne un pilote, un *takari* et deux bons payeurs.

La promenade est délicieuse. De gros papillons d'un bleu nacré passent et repassent devant nous, comme pour se faire admirer, et vont ensuite se perdre dans les ombres épaisses de la forêt vierge. Nous entendons l'oiseau au cri long et strident, un vrai coup de sifflet gouailleur, que les indigènes appellent *ti voyou*. Demain matin, de bonne heure, j'entendrai l'*oiseau cloche*, qui tinte trois coups. Il m'occasionnera même une curieuse distraction pendant la grand'messe que je célébrerai dans la forêt, car il tintera trois coups au moment de l'élévation !

Mais nous voilà devant le rapide. Nous quittons la pirogue, nous grimpons sur les rochers et nous marchons le long de la forêt pour mieux admirer le spectacle grandiose qui s'offre à nous.

A 1 heure, nous étions de retour à *A Dieu vat*, où l'on nous servit, avec mille bonnes choses, de délicieux *dachines* <sup>2</sup> à la *sauce chien* <sup>3</sup>.

Le soir de cette même journée nous étions de nouveau en pirogue, escortés par d'autres pirogues où avaient pris place tous les *gens des bois*, portant des cierges allumés. Nous étions en surplis et nous nous rendions au cimetière ; l'un de nous deux récitait le chapelet à haute voix auquel tous les assistants répondaient. Au cimetière, après le chant du

1. Les gens des bois évaluent les distances par le nombre de sinuosités ou *pointes* que fait le fleuve.

2. *Dachines*, racines comestibles du genre *taro* (*Arum esculentum*).

3. Recette pour la *sauce chien* : eau chaude, sel et piment ; citron facultatif.

*Libera*, chacun planta son cierge sur une tombe. Et nous repartîmes encore en procession sur le fleuve, au chant du *Magnificat* !

*Samedi 5 décembre.* — Après la grand'messe, chantée à 6 heures du matin, nous partons à la... recherche de l'or!

Deux ou trois *pointes* sont doublées en canot à moteur, puis nous nous engageons dans la forêt.

« Père, je vous ai dit que partout, dans cette région, il y a de l'or. Où voulez-vous que nous *prélevions* ? — Ici même ! » J'indique n'importe quel emplacement.

La *battée*<sup>1</sup> qu'un enfant avait apportée sur sa tête est alors remplie de terre. Nous descendons tous jusqu'à un ruisseau tout proche et un vieux spécialiste opère. Mettant la *battée* dans l'eau courante, il pétrit la terre de ses deux mains ; il ne reste bientôt qu'une poignée de cailloux, toute la glaise a été emportée par le courant. L'homme jette alors les cailloux étrangers, non sans les avoir regardés avec beaucoup d'attention, élimine le sable en donnant au récipient un mouvement giratoire tout spécial, et il nous présente la *battée* qui ne contient plus que quelques paillettes d'or.

Dans la pratique, après ce premier travail, les *bricoleurs* utilisent une plus grande *battée* en bois, sur laquelle ils placent la *plaque d'amalgamation* enduite de mercure. L'or se précipite sur le mercure.

Vers 2 heures, nous quittons définitivement nos amis *d'A Dieu vat*. Tout le village est groupé ; les hommes, rangés en ligne, lancent à pleins poumons leurs vivats et leurs remerciements. Une dernière salve d'honneur se répercute longuement dans la forêt.

Nous descendons le fleuve beaucoup plus vite que nous ne l'avions remonté, car les *sauts* ne nous retardent plus : on disloque simplement le train des pirogues pour franchir les passages les plus dangereux, et c'est tout.

A 6 heures du soir, nous retrouvons *Crique Plomb*.

---

1. La *battée* est un instrument conique en fer qui, par sa forme, rappelle beaucoup un chapeau chinois.

Encore une journée de navigation, et nous serons de nouveau aux pieds de Notre-Dame de Sinnamary.

Ém. SALOMON.

La situation religieuse des *gens des bois* est délicate. Les uns, déjà mariés, ont quitté leur famille et sont venus s'installer ici dans l'espoir de s'enrichir rapidement. Mais, au lieu de la richesse, c'est la maladie qui vient trop souvent.

D'autres, libres en principe, désirent rentrer chez eux pour se marier avec une femme de leur pays.

D'autres enfin attendent pour se marier soit des papiers qui n'arrivent pas, soit une bonne trouvaille qui n'arrive pas davantage.

Et tout ces pauvres gens, qui aiment la religion et qui accueillent les prêtres avec beaucoup de respect, vivent infailliblement dans une situation qui ne leur permet pas de recevoir les Sacrements.

E. M.

## MADAGASCAR

### LES NOMS MALGACHES

A Madagascar, comme d'ailleurs chez la plupart des peuples d'Afrique, on ignore le nom de famille. Mais ce qui, je crois, est plus particulier aux indigènes de la Grande Ile, c'est que très souvent l'adolescent abandonne son nom d'enfance, puis, de nouveau, lorsqu'il est marié, trouve bon de le changer à nouveau. En principe, le malgache doit faire enregistrer son changement de nom par un officier d'état-civil, mais très souvent il se contente d'en avertir le *Fokon' Olona* ou assemblée des notables du village.

Il va sans dire que le peuple malgache étant en pleine voie de transformation, bon nombre de mœurs ancestrales ten-

dent à disparaître, et l'on commence à voir maintenant le père donner son nom à ses fils qui seuls doivent assurer sa postérité.

Ce qui surprend l'euro péen qui arrive à Madagascar c'est d'entendre chaque nom commencer par : *RA* ou *I*. Ce sont en effet deux préfixes personnels presque toujours utilisés par les malgaches pour les adultes ou les adolescents. Les petits n'en ont point.

Au début de sa prise de contact avec les indigènes, le Français a d'ordinaire beaucoup de peine à prononcer et surtout à retenir les noms de personnes. En effet si :

*KOTO*, garçon,

*LITA*, gamin,

*BOZY*, fillette,

*KETAKA*, jeune fille,

sont des noms génériques très brefs et extrêmement communs à Madagascar, l'ensemble de la population porte des noms qui dépassent de beaucoup, comme vous allez pouvoir le constater, la moyenne des six lettres de nos noms européens. Les malgaches aiment les noms composés les plus longs, qui non seulement condensent souvent tout une phrase mais expriment en général des souhaits très étendus.

L'enfant est-il né le jour : *ANDRO*,

ou la nuit : *ALINA*,

un dimanche : *ALAHADY*, ou un autre jour de la semaine,

le premier mois lunaire : *ALAMAHADY*,

ou le douzième : *ALOHOTSY*,

est-il venu au monde dans la forêt : *ALA*,

ou dans les herbes des champs : *BOZAKA*,

est-il un joli garçon : *tsara LAHY*,

ou une jolie fille : *tsara VAVY*,

l'aîné : *ZOKINA* ou la cadette : *RAIVO*,

le deuxième : *ROA* ou le troisième : *TELO*,

est-il de souche noble : *ANDRIANA*,

ou descendant d'esclaves : *ANDEVO* ?

— Ce sont là des choses suffisamment importantes pour qu'elles puissent servir à constituer un nom.

Il en est de même si l'enfant semble être d'un naturel paisible : *BONAIKA*, silencieux : *KOMBONA*, obstiné : *MADITRA* ;

S'il a un teint clair : *MAZAVA*, ou foncé : *MAINTY*, S'il n'a pas de dents : *BANGA*, ou s'il a la malchance de porter une loupe : *KAMBO*.

Souvent aussi le nom de l'enfant doit rappeler un événement joyeux : *FALY*, ou un deuil dans la famille : *SAONA*,

Si bon nombre de noms révèlent des qualités ou des défauts moraux et physiques, il y a encore une catégorie de noms qui constituent de véritables épithètes désobligeantes et qui sont appelés par les parents ou les intéressés eux-mêmes : *ANARAN-DRATSY* (mauvais noms).

Voilà encore quelques exemples de ces épithètes ou sobriquets péjoratifs, généralement imposés par le *MPSI-KIDY*, sorcier que les parents avaient consulté pour savoir si le destin ne devait pas être contraire au nouveau né.

<i>Pour les garçons :</i>		<i>Pour les filles :</i>	
<i>MBOA</i> ,	chien,	<i>MBOAVAVY</i> ,	chienne,
<i>VOALAVA</i> ,	rat,	<i>PATSA</i> ,	crevette.
<i>ILAIKARY</i> ,	ce chat sauvage,	<i>IKALAKARY</i> ,	cette chatte sauvage,
<i>FIRINGA</i> ,	fumier,	<i>FAKO</i> ,	balayure,
<i>VOATAVO</i> ,	courge,	<i>ITROTRAKA</i> ,	molasse,
		<i>TSIMANETSA</i> ,	celle qui ne repique même pas le riz.

On comprendra sans peine que l'enfant cherchera assez vite à se débarrasser d'un nom qui constitue pour lui une véritable obsession.

Voyons donc maintenant comment sont formés les noms malgaches. En ne vous donnant qu'un exemple tiré du verbe : *MANANA*, qui signifie avoir posséder, vous comprendrez aisément que l'indigène n'est jamais à court d'imagination.

<i>RA-MANANA</i>	celui qui a, le propriétaire,
<i>RA-BENO-MANANA</i>	enfant d'une femme avancée en âge,
<i>RA-SOA-MANANA</i>	qui a de la beauté,
<i>RA-TONGA-MANANA</i>	qui est bien arrivé (qui a la vie),
<i>RAM-BOLA-MANANA</i>	qui a de l'argent,
<i>RA-ZAFINDRA-MANA- NA</i>	petit-fils du propriétaire,
<i>R-ANDRIA-MANANA</i>	noble propriétaire,
<i>RA-SOA-MI-ARI-MA- NANA</i>	le beau (belle) qui a des parents adoptifs,
<i>RAINY-ZANA-MI ARI- MANANA</i>	le père d'un fils qui est né favorisé de la fortune,
<i>RA-MAN-ALINA</i>	qui s'est fait attendre à la nuit,
<i>RA-MAN-ANTOANDRO</i>	qui attendit au grand jour pour naître,
<i>RA-MAN-DIMBY</i>	qui sera successeur,
<i>RANDRIA-MANAN- TENA</i>	le noble qui a sujet d'espérer,
<i>RA-MANAN-ARIVO</i>	qui en a à foison (qui est riche),
<i>RA-MANA-MI-DONA</i>	qui a de quoi aboutir,
<i>RA-MANAN-TSIA-TO- SIKA</i>	celui qui ne sera jamais exclu de sa caste,
<i>RA-STI-MAN-DRESY</i>	qui ne vaincra pas <sup>1</sup> .
<i>RA-KOTO-MANAN-JA- NAHARY</i>	le garçon que l'on a eu par l'intercession d'un dieu.

R. HEYDEL.

---

1. Ce nom a pour origine une consultation de sorcier, qui a découvert que le destin de l'enfant dépassait celui du Père. Si donc le père ne veut pas mourir il doit envoyer son fils sous un autre toit.

---

---

---

## UNE HISTOIRE DE SERPENT CRACHEUR

---



C'ÉTAIT en 1896. J'arrivais au Sénégal. Je n'étais pas solide. En France ma santé fragile (je souffrais d'hémoptysie), m'avait fait craindre plus d'une fois de ne jamais pouvoir aller en Afrique.

Je me rappelle encore tel de mes condisciples du Scolasticat qui aimait à me prophétiser, non sans quelque pitié pour ma pauvre per-

sonne :

— Vous, mon ami, savez-vous ce que l'on fera de vous ? .. Vous serez chapelain dans une communauté de religieuses ..

J'écoutais sans rien dire. Cependant au fond de mon cœur, je priais chaque jour le bon Dieu d'exaucer mes désirs et de m'envoyer en Mission.

Et voilà, qu'un jour, alors que je n'étais que minoré, mes supérieurs m'annoncèrent que j'irais terminer mes études au Sénégal.

Je ne me contenais pas de joie, ou plutôt si ! je me contins. Pour répondre une bonne fois aux railleries de mon ami, j'attendis la veille de mon départ pour lui annoncer tout tranquillement :

— Demain, je pars pour le Sénégal !

Tous de s'ébaubir. Moi, j'exultais, comme vous le pensez. Et vous voyez que l'idée était bonne. Le Sénégal m'a réussi. J'y suis encore après 35 ans de mission et toujours vaillant.

Je quittai donc le Scolasticat de Chevilly et me rendis directement à Dakar.

Mgr Barthet me plaça à Thiès où tout en poursuivant mes études ecclésiastiques, j'aiderais les Pères de la Mission pour les besognes d'intérieur.

Une de mes principales occupations était la surveillance du Pénitencier que le Gouverneur d'alors avait confié à la Mission. C'était pour la plupart des païens et des musul-



mans. Je leur faisais un peu la classe et contrôlais leur travail manuel au jardin.

Or un matin que nous venions de terminer notre jardinage et rentrions à la maison, l'un des enfants me cria :

— Mon Père, un serpent !

C'était un serpent noir, de bonne sorte, un serpent cracheur, comme on les appelle couramment. Il était entré dans un des bassins creusés en terre et cimentés, qui nous servaient à puiser l'eau pour l'arrosage. Nous en avions plusieurs à des niveaux différents qui communiquaient entre eux par des tuyaux souterrains. Tous alors se trouvaient vides. A notre approche le serpent qui était bien gros comme le poignet se sauva prestement par le tuyau qui conduisait au bassin supérieur.

C'était la première fois que je me rencontrais avec un serpent noir. J'étais jeune et sans expérience. Mon plan fut vite arrêté.

Je vais faire remplir le bassin supérieur. Dès que l'eau touchera le serpent, il rebrousse chemin... et je l'attends à la sortie.

Pendant qu'on puisait l'eau, je m'étais armé à la hâte d'une paire de cisailles comme en ont les jardiniers pour tailler les haies. Muni de cet instrument je m'agenouillai sur le rebord du bassin, prêt à trancher la tête du serpent, dès qu'il sortirait du tuyau, et se trouverait ainsi à portée de ma main.

Ce que j'avais prévu arriva, mais plus vite que je ne pensais. Le serpent sortit si précipitamment que lorsque je refermais les deux lames des cisailles, je le saisis non pas à la gorge mais par le corps.

Mon instrument ne coupait guère. Les deux branches, mal serrées, n'entamèrent même pas la peau du serpent, qui se trouva simplement coincé entre le plat des deux lames.

Je tenais la bête à bout de bras. Elle ouvrait vers moi une gueule énorme, affreuse à voir avec ses grands crocs. Elle sifflait rageusement. Ses yeux semblaient vouloir transpercer les miens.

Inutile de vous dire que dès le début de la scène, les enfants remplis de peur, n'écoutant que leur instinct de conservation, s'étaient tous sauvés, me laissant seul avec mon ennemi.

Je me doutais bien qu'il allait me cracher dans les yeux.

Je l'épiais et sitôt que je devinai son mouvement je rejetai la tête en arrière en fermant les yeux. Le serpent, mal à l'aise pour cracher, ne put m'atteindre au visage. Son jet empoisonné retomba sur ma poitrine sous forme de gouttelettes très fines, qui firent sur ma soutane une tache indélébile, grande comme une pièce de 5 fr.

Je respirais un peu, comme lorsque l'on a échappé à un danger. Je me sentais davantage maître de mon adversaire que je ne craignais pas de regarder en face. Tout de même je restais assez embarrassé de mon prisonnier.

Un second crachat, moins abondant et moins fort que le premier, ne put même pas toucher mes vêtements et tomba par terre. Je cherchai alors des yeux quelqu'un qui me vint en aide. Plusieurs enfants après le premier mouvement de sauve qui peut, s'étaient rapprochés un peu et nous observaient de loin. J'appelai l'un d'eux. Il vint.

— Il faut que tu m'aides.

— Oui, mon Père.

Il avait sur lui un fort couteau de poche. Il le saisit, visa soigneusement la bête et le lui lança avec beaucoup d'adresse à la gueule. Le couteau resta là profondément enfoncé.

Je jetai alors loin de moi, dans l'allée, tout ce que je tenais en main. Avec un *ilère*, sorte de pelle à long manche, dont la forme rappelle un peu le couteau des bourreliers, on eut vite fait de trancher la colonne vertébrale du serpent.

Lorsque, à midi, je racontai à table mon aventure, le R. P. Sébire, notre supérieur, me gronda de mon imprudence, pas beaucoup cependant, car il était trop heureux de me voir revenir sain et sauf.

Pour moi j'en fus quitte pour l'émotion. Depuis, au cours de ma vie de missionnaire, j'ai vu bien souvent des serpents que pour la plupart je n'ai point cherché à attaquer. Mais jamais je n'ai oublié ma première rencontre avec ces bêtes repoussantes.

P. Joseph COSSON.



## CEUX QUI NOUS AIDENT

<b>Au R. P. Carret (Douala).</b>	
M. F., Royan . . . . .	15 fr.
M. P. S., Saint-Pierre-du-Perray . . . . .	40 fr.
<b>Au R. P. Bunot (Guinée française).</b>	
M. Alf. L. . . . .	25 fr.
M <sup>lle</sup> T. L. . . . .	10 fr.
M. B. . . . .	10 fr.
<b>Au R. P. Thénier (Guinée française).</b>	
Anonyme de Maine-et-Loire . . . . .	15 fr.
<b>Au R. P. Supérieur de la Mission de Ndjolé (Gabon).</b>	
En souvenir du Frère Maximien, M. C. B., Ivry (Seine) . . . . . 100 fr.	
M. V., Douvaine (Haute-Savoie) . . . . .	20 fr.
<b>Au R. P. Krieger (Kilimandjaro).</b>	
M <sup>lle</sup> G. K. . . . .	10 fr.
<b>Au R. P. Altmayer (Guadeloupe).</b>	
M <sup>lle</sup> L. . . . .	100 fr.
<b>Au R. P. Fourmont (Brazzaville).</b>	
M. X. F., pour le baptême d'un enfant, François-Xavier . . . . .	20 fr.
M. A. B., Lauterbourg (Bas-Rhin) . . . . .	50 fr.
M <sup>lle</sup> R. C., Paris . . . . .	180 fr.
<b>Au R. P. Supérieur de la Mission de Douala.</b>	
Anonyme d'Angoulême . . . . .	100 fr.
<b>Au R. P. Houssaye (Yaoundé).</b>	
M. P., L'Hay-les-Roses . . . . .	5 fr.
<b>Au R. P. Jean Hervé (Lounda).</b>	
Anonyme . . . . .	50 fr.
<b>A Mgr Grimault (Sénégal), pour l'église de Thiès.</b>	
M. des G., Bordeaux . . . . .	500 fr.
<b>Au R. P. Verhille (Brazzaville).</b>	
M <sup>me</sup> C., Tourcoing . . . . .	50 fr.
<b>Au R. P. Émile Ritter (Yaoundé).</b>	
M. J. R., Lautenbach (Haut-Rhin) . . . . .	260 fr.
<b>Au Frère B'aise (Yaoundé).</b>	
Pour le baptême d'une petite Henriette.	
M <sup>me</sup> O., Châtillon-en-Vendelais (Ille-et-Vilaine) . . . . .	10 fr.
<b>Au R. P. Torrent (Majunga).</b>	
M. R., Genève . . . . .	50 fr.
<b>Au R. P. Riehl (Congo portugais).</b>	
Anonyme . . . . .	50 fr.

*(Voir la suite page 4 de la couverture)*

## CEUX QUI NOUS AIDENT (Suite)

Au R. P. <b>Adam</b> (Gabon).	
Pour le baptême d'un petit Yves.	
M. P., Piré . . . . .	25 fr.
Au R. P. <b>Basset</b> (Douala).	
M <sup>me</sup> G., Charenton . . . . .	20 fr.
Anonyme . . . . .	10 fr.
Au R. P. <b>Stiegler</b> (Kilimandjaro).	
Le curé de son pays natal . . . . .	600 fr.
Au R. P. <b>M. Lefebvre</b> (Gabon).	
M. L. R., Lille . . . . .	10 fr.
M. l'abbé P. B., Côte-d'Or . . . . .	250 fr.
Au R. P. <b>René Lefebvre</b> (Gabon).	
M. l'abbé P. B., Côte-d'Or . . . . .	250 fr.
A Mgr <b>Tardy</b> (Gabon).	
M. L. Cotté, Paris . . . . .	30 fr.
Au R. P. <b>Eswein</b> (Loango).	
M. l'abbé R., Aizenay. (Vendée) . . . . .	20 fr.
Au R. P. <b>Marion</b> (Loango).	
M <sup>me</sup> C. H., Vitry-sur-Seine . . . . .	100 fr.
Au R. P. <b>Bernard Slevin</b> (Bagamoyo).	
Pour l'entretien d'un catéchiste . . . . .	70 fr.
Au R. P. <b>Lacas</b> (Guinée française).	
M <sup>me</sup> E. A., Paris . . . . .	10 fr.
M <sup>lle</sup> R., Bayeux . . . . .	10 fr.
M <sup>me</sup> B., Baccarat (Meurthe-et-Moselle) . . . . .	40 fr.
M <sup>lle</sup> M., Gauzes (Hérault) . . . . .	15 fr.
M <sup>lle</sup> G., Cancale (Ille-et-Vilaine) . . . . .	15 fr.
M <sup>lle</sup> M. R., Sainte Anne d'Auray . . . . .	10 fr.
M <sup>me</sup> C., Auribeau (Alpes-M) . . . . .	90 fr.
A Mgr <b>Byrne</b> (Ykilimandjaro).	
M. de S., Paris . . . . .	530 fr.
De M. R., Flers (Orne).	
A Mgr <b>Friteau</b> (Loango) . . . . .	500 fr.
A Mgr <b>Tardy</b> (Gabon) . . . . .	500 fr.
Au R. P. <b>Barreau</b> (Gabon) . . . . .	500 fr.
A Mgr <b>Guichard</b> (Brazzaville) . . . . .	500 fr.
A Mgr <b>Pinho</b> (Lounda).	
Anonyme de Tours . . . . .	100 fr.
M. A. J., (Vitry-sur-Seine) . . . . .	100 fr.
Au R. P. <b>Vuachet</b> (Douala).	
M. F. L. . . . .	90 fr.